

Le traducteur indépendant au Japon

Osamu Kanamori

Volume 33, Number 1, mars 1988

Traduction et interprétation au Japon
Translation and Interpretation in Japan

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/003002ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/003002ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kanamori, O. (1988). Le traducteur indépendant au Japon. *Meta*, 33(1), 38–43.
<https://doi.org/10.7202/003002ar>

Article abstract

In spite of large-scale and ever-increasing translation activities in Japan, professional translation is an uncertain, non-lucrative, socially not highly regarded occupation. Most free-lance translators do translation as a secondary activity. The situation may be changing with the growing number of translation schools that have opened in recent years, which may increase the number of professional translators.

Most of the free-lance translation work is done through translation agencies in the technical and industrial fields, though young translators aspire to do literary translation. Other translators work for publishers who provide a significant amount of work, since foreign novels and other books are translated in very large numbers. Harlequin and Harlequin-like series also provide translation opportunities through publishers, though their quality is not up to literary standards. A significant part of translation work for publishers is actually done by "shitayaku", "sub-contractors" of the translators, whose names generally do not even appear on the book covers. These shitayaku eventually become full-fledged translators themselves.

Japanese translators work mostly in isolation, though some translation school students' groups survive graduation and continue working collectively for a time. At any rate, the image of the independent translator working little, earning much and enjoying a leisurely life is not quite true.

In spite of the difficulties that young translators have to surmount and their rather uncertain professional and financial prospects, translation has a significant cultural role to play in Japanese society.

LE TRADUCTEUR INDÉPENDANT AU JAPON

OSAMU KANAMORI
Université de Tokyo, Tokyo, Japon

SUMMARY

In spite of large-scale and ever-increasing translation activities in Japan, professional translation is an uncertain, non-lucrative, socially not highly regarded occupation. Most free-lance translators do translation as a secondary activity. The situation may be changing with the growing number of translation schools that have opened in recent years, which may increase the number of professional translators.

Most of the free-lance translation work is done through translation agencies in the technical and industrial fields, though young translators aspire to do literary translation. Other translators work for publishers who provide a significant amount of work, since foreign novels and other books are translated in very large numbers. Harlequin and Harlequin-like series also provide translation opportunities through publishers, though their quality is not up to literary standards. A significant part of translation work for publishers is actually done by « shitayaku », « sub-contractors » of the translators, whose names generally do not even appear on the book covers. These shitayaku eventually become full-fledged translators themselves.

Japanese translators work mostly in isolation, though some translation school students' groups survive graduation and continue working collectively for a time. At any rate, the image of the independent translator working little, earning much and enjoying a leisurely life is not quite true.

In spite of the difficulties that young translators have to surmount and their rather uncertain professional and financial prospects, translation has a significant cultural role to play in Japanese society.

Jusqu'à une période fort récente, rares étaient les jeunes Japonais qui choisissaient une profession aussi instable et peu sûre que celle de traducteur indépendant. C'était en général parallèlement à une carrière universitaire plutôt terne ou à la suite d'une série de galops d'essai professionnels dispersés que l'on se retrouvait traducteur indépendant, d'abord malgré soi, puis, au fil du temps, avec davantage de conviction, et ce en dépit de difficultés variées que nous mentionnons plus loin.

D'ailleurs, l'état de traducteur indépendant n'est pas une profession comme les autres. Nobumitsu KODAKA, traducteur professionnel qui a à son actif plus de soixante-dix titres traduits de l'anglais, n'a-t-il pas avoué éprouver une certaine gêne quand il doit préciser sa profession dans un dossier administratif face à la réaction habituelle que celle-ci provoque ? Au Japon, le traducteur est un peu un « scribouillard », et en tout état de cause le dernier à qui un père donnerait la main de sa fille¹.

Et pourtant, le nombre de traducteurs indépendants ne cesse d'augmenter, comme d'ailleurs le nombre de traducteurs occasionnels ayant une autre fonction dans leur société, et qui se voient confier des travaux de traduction en raison de leurs connaissances en langues étrangères. Concrètement, en 1983, 2 926 livres ont été traduits au Japon, soit 400 de plus qu'en 1982, dont 1 270 textes littéraires². Pour simplifier, estimons

à 30% environ le nombre de textes appartenant à la « vraie littérature », dont la traduction est réservée à certains mandarins universitaires et à leurs protégés dans un milieu de relations personnelles très fermé. Le restant, soit 900 livres environ, représente une littérature plus populaire que se partagent les traducteurs professionnels. Si l'on considère que pour traduire un ouvrage de 400 pages, il faut au minimum un mois, et en moyenne trois ou quatre³, un traducteur peut traduire théoriquement trois ou quatre livres par an. Selon ces calculs, ces 900 livres devraient donc faire vivre 200 à 250 traducteurs.

En réalité, quelques dizaines de traducteurs seulement vivent de cette seule activité professionnelle, avec un revenu moyen de plus de 10 millions de yens⁴. C'est que la plupart des traducteurs non salariés ont d'autres activités : lecteurs d'épreuves chez des éditeurs, journalistes pigistes, femmes au foyer souhaitant profiter de leur temps de loisir, retraités actifs cherchant une « deuxième vie », etc.

Comme nous l'avons dit plus haut, par le passé, les chemins menant à la traduction étaient variés et parfois très indirects : à titre d'exemple, de jeunes gens quittant leur université lors du mouvement de 1968 pour chercher de nouveaux horizons, allant en Afrique du Nord pour y travailler comme interprètes français-japonais sans vocation particulière, rentrant au Japon après quelques années mais éprouvant des difficultés de réintégration, prenant contact avec les milieux de l'édition et se retrouvant finalement traducteurs. À côté de ces cas, celui, très différent, d'un traducteur connu comme Nobumitsu KODAKA : passionné de romans policiers, il commence à publier des articles dans des revues d'amateurs alors qu'il n'est encore qu'étudiant ; puis il corrige des épreuves chez un petit éditeur spécialisé dans la médecine, mais continue la nuit à écrire des articles sur le sujet qui l'intéresse vraiment, à savoir les romans policiers américains de type « *hard boiled* » ; après quatre ans, il décide de s'y consacrer entièrement, et parallèlement aux articles qui le font connaître, il se met à traduire ces ouvrages qui le passionnent et qu'il commente depuis si longtemps.

En tout état de cause, à de rares exceptions près, on ne passait jusqu'ici du statut d'illustre inconnu à celui de traducteur indépendant que par le biais de relations personnelles dans le milieu de l'édition ou avec des traducteurs arrivés.

Toutefois, un changement considérable est intervenu récemment avec l'avènement des écoles de traducteurs professionnels, toutes privées, qui sont maintenant une quinzaine au Japon.

À titre d'exemple, l'établissement « Nihonhonyakuyooseisenta » (« Centre japonais pour la formation des traducteurs ») a trois centres situés respectivement à Tokyo, Osaka et Nagoya. Les frais de scolarité y sont de l'ordre de 150 000 Y par an pour une scolarité ordinaire et de moitié pour les cours par correspondance. Le nombre des inscrits aux cours ordinaires est de 2 000 personnes environ, et quelque 20 000 élèves suivent l'enseignement par correspondance. Les cours sont dispensés une fois par semaine par des traducteurs professionnels connus, et sont organisés par spécialités : littérature anglo-américaine, littérature « de loisirs », contes pour enfants, romans policiers, livres culturels, documentaires, sous-titrage de films, etc. Sous la direction d'un chargé de cours, six à dix personnes travaillent ensemble à la traduction d'un texte, et si le résultat est suffisamment bon, chose relativement rare, une traduction collective peut être publiée. Le même groupe peut d'ailleurs éventuellement se voir confier une autre traduction par un éditeur qui n'a pas de lien direct avec l'école.

On s'achemine donc apparemment vers un moment où la plupart des traducteurs professionnels seront formés dans des établissements spécialisés. Il convient toutefois de souligner que les résultats d'une telle formation ne sont pas aussi spectaculaires qu'on

pourrait le croire ; quelques années d'apprentissage, même systématique, ne suffisent pas pour amener le débutant au niveau d'un professionnel. Néanmoins, l'on peut s'attendre que ces écoles modifient profondément le profil de carrière des futurs traducteurs.

On notera aussi que dans le milieu de la traduction au Japon, c'est véritablement le talent de chacun qu'il s'agit de faire fructifier, les carrières universitaires et titres n'ayant pas grande valeur, ce qui n'est pas toujours le cas dans d'autres domaines et disciplines.

En ce qui concerne la répartition du travail par langues, c'est sans aucun doute l'anglais qui domine au Japon, et ce dans toutes les catégories de textes. Il faut dire que la quasi-totalité des traducteurs n'ont qu'une langue passive, celle-ci étant en règle générale l'anglais. Quelle que soit la spécialité, un livre anglais ou américain ayant connu un certain succès dans son pays d'origine se retrouve sur le marché japonais en version japonaise après quelques mois. IACocca est lu, jugé et assimilé à Tokyo autant qu'à New York. Est-il besoin de rappeler la curiosité dévorante des Japonais vis-à-vis de tout ce qui est étranger et la rapidité avec laquelle se fait l'assimilation des éléments culturels étrangers ? On notera que l'importance de l'anglais dans la traduction reflète l'importance économique des pays où on le parle. Par contre, l'attrait de la France pour les étudiants japonais ne cesse de se dégrader depuis plusieurs années, et ce parallèlement à la dégradation de la situation économique de la France. Inversement, la Chine, qui représente un énorme marché potentiel en raison de son importance démographique, attire un nombre croissant d'étudiants qui se penchent sur sa langue et sa culture, et la traduction du chinois est elle aussi en plein essor.

Une fois le pied à l'étrier, comment les jeunes traducteurs japonais n'ayant ni un diplôme spécialisé, ni une personnalité influente pour les parrainer, obtiennent-ils du travail ? La réponse est simple : en se tournant vers les agences de traduction. Le nombre de celles-ci est difficile à déterminer avec précision, puisqu'il est très mouvant, plutôt dans le sens de la multiplication. On peut toutefois estimer qu'il existe quelque 250 à 300 agences au Japon, qui, outre les travaux de traduction dont elles se chargent, organisent des séminaires internationaux et participent à d'autres activités culturelles. La taille de ces entreprises est très variable, et les mauvaises langues disent qu'il suffit de disposer d'une pièce avec un bureau pour se présenter comme « agence de traduction ». Un ordre de grandeur des tarifs pratiqués par ces agences est indiqué au tableau 1 ; on notera que la commission prélevée est importante, et peut atteindre 50%. Ces agences ont tendance à se multiplier par division, un service de promotion des ventes, par exemple, choisissant parfois l'indépendance, plus lucrative que le travail pour la direction.

Pour en revenir aux traducteurs, les jeunes préfèrent généralement la traduction littéraire, non seulement parce que la plupart sont de formation littéraire, mais aussi en raison d'un certain prestige qu'a la littérature dans la société japonaise. Toutefois, les nécessités matérielles les entraînent plutôt vers la traduction industrielle ou commerciale. Un traducteur spécialiste des brevets, par exemple, peut espérer gagner plus de dix millions de yens par an, soit le double du revenu d'un jeune salarié. Toutefois, derrière ces traductions non signées, le traducteur reste anonyme.

Les jeunes ont d'ailleurs tout intérêt à ne pas se montrer trop sélectifs, faute de quoi ils risquent de ne pouvoir maintenir les liens fraîchement établis avec les agences. Ils traduisent donc des contrats et cahiers des charges, en rêvant de traduire un jour un merveilleux roman. Seuls quelques privilégiés verront ce rêve se réaliser, et ce après tant d'années d'attente !

Par ailleurs, les traducteurs indépendants peuvent travailler pour plusieurs maisons d'édition ou agences de traduction à la fois, ce qui toutefois est délicat dans la so-

ciété japonaise, où des liens particuliers existent entre un jeune qui a été formé et pris en charge par un premier « patron » et ce dernier. C'est en raison de ce lien social et affectif que le jeune traducteur peut éprouver quelque réticence à prendre contact avec d'autres employeurs, voire à quitter le premier ; au Japon, même dans le monde des affaires, cette dimension humaine et sociale reste présente, et ceux qui passent outre sont plutôt mal vus.

Examinons maintenant d'un peu plus près la rémunération d'un traducteur qui vient d'achever la traduction d'un roman : un ou deux mois après la publication de celui-ci, il touche une première somme de 200 000 à 500 000 yens (rappelons à titre comparatif que le salaire d'un jeune employé dans une entreprise est de l'ordre de 150 000 à 200 000 yens par mois). Par la suite arrivent les « droits de traducteur », assimilables aux droits d'auteur, qui sont de l'ordre de 9% du prix du livre. Pour un livre moyen, tiré à 3 000 à 5 000 exemplaires et vendu à 1 000 yens environ, le traducteur peut toucher 450 000 yens. Si le livre est réédité en édition de poche (tirage de 50 000 en moyenne), ces « droits de traducteur » peuvent devenir importants.

C'est pourquoi le traducteur a tout intérêt à éviter une deuxième formule, consistant à vendre son manuscrit à un prix forfaitaire. Pourtant, c'est surtout par cette deuxième formule que sont rémunérés les « *shitayaku* ». Ceux-ci, jeunes traducteurs en général, sont chargés d'écrire un premier projet de traduction, qui est revu par un traducteur chevronné, le traducteur « principal » dont le nom apparaît avec celui de l'auteur sur la page de garde du livre. Le *shitayaku* rend de grands services au traducteur principal quand celui-ci manque de temps, encore que la révision d'un mauvais projet de traduction puisse prendre davantage de temps qu'une traduction directe. Quand le *shitayaku* fait bien son travail, le traducteur principal peut le recommander à son éditeur et lui mettre ainsi le pied à l'étrier pour une carrière indépendante. Le système des *shitayaku* est en fait un système d'apprentissage menant à une telle carrière, hormis de rares cas. En général, on devient *shitayaku* par relations personnelles avec un traducteur chevronné, mais des *shitayaku* sont parfois recrutés par petites annonces. La rémunération de ces « traducteurs nègres » étant très faible, de l'ordre de 600 à 1 600 yen la page, c'est un début difficile...

Un autre phénomène intéressant intervenu récemment dans le monde de l'édition et de la traduction est la publication massive de romans d'amour « à l'eau de rose » des séries Harlequin, Silhouette, etc., dont le succès auprès des lectrices a été retentissant dans le monde entier, et dont la médiocre qualité n'empêche pas la publication de quatre à six ouvrages par mois par des éditeurs spécialisés. Pour faire face à un tel déversement, les éditeurs japonais ont adopté un système parfaitement compartimenté : un traducteur à qui on ne demande pas d'incarner la perfection rédige un projet de texte ; un premier réviseur en corrige la forme linguistique et modifie des détails pour rendre le livre plus commercial ; puis intervient un deuxième réviseur qui remanie le texte à sa guise. La « traduction » finale est une adaptation dont la conformité à l'original est moins que certaine. Un traducteur honnête qui veut bien faire son travail ne se vante donc pas de faire des traductions de la série Harlequin ; il arrive même que son talent soit définitivement corrompu par un tel travail. On aurait tort toutefois de condamner sans appel ces séries qui retiennent des lecteurs dans une société où l'on lit de moins en moins.

Pour en revenir aux modalités de travail du traducteur indépendant, celui-ci travaille seul en général. Et pourtant, dans ce domaine, les écoles de traduction ont un impact novateur : en effet, comme prolongement de la formation dans ces établissements, des groupes de quatre à dix personnes ont tendance à se former pour travailler à une traduction en collaboration. Dans ces groupes, c'est de la discussion plutôt que de l'inspi-

ration individuelle et originale que naissent les choix. Toutefois, ces groupes sont par nature une étape transitoire de perfectionnement qui est dépassée lorsque le traducteur sent qu'il a acquis les connaissances lui permettant de voler de ses propres ailes.

D'où l'image, très attrayante, du traducteur indépendant qui flâne dans les rues pendant que les salariés suent sang et eau dans leurs entreprises. Il ne faudrait pas oublier, toutefois, les longues nuits blanches que traverse ce flâneur à l'approche de la date limite d'achèvement de la traduction. Pour respecter les délais, les traducteurs travaillent souvent de manière très concentrée. Il est vrai que d'autres, une minorité, travaillent régulièrement dans les bibliothèques, de dix heures du matin à cinq heures de l'après-midi par exemple. Se privent-ils de l'inspiration qui vient à des moments imprévisibles et qui permet aux autres d'avancer à des heures non chrétiennes ? On ne saurait l'affirmer.

TABLEAU 1
tarifs représentatifs de la traduction au Japon
(en yen par page standard)

	rémunération traducteur	prix client
anglais-japonais	1 600 — 3 000	3 000 — 6 000
japonais-anglais	3 000 — 6 000	7 000 — 10 000
allemand/français-japonais	4 000 — 6 000	5 000 — 9 000
japonais-allemand/français	7 000 — 10 000	9 000 — 14 000

Nous avons parlé plus haut de l'isolement des traducteurs ; il est vrai qu'il n'existe pas au Japon d'association ou de syndicat de traducteurs. Toutefois, il existe une revue mensuelle, *Honyaku no sekai* (*le Monde de la traduction*), dont le tirage est assez important, où l'on trouve des renseignements biographiques et personnels sur des traducteurs connus, des conseils techniques destinés aux débutants, et d'autres informations de caractère utilitaire telle qu'une liste des librairies spécialisés dans les livres occidentaux⁵. En outre, depuis 1981, la revue *The English Journal* publie une fois par an un numéro spécial sur la traduction (*Honyakujiten*), qui contient le même type d'information, mais de manière plus concentrée. Quant aux publications théoriques, elles sont peu nombreuses⁶. Par contre, les manuels pratiques donnant des « tuyaux » pour la traduction de telle ou telle expression sont nombreux, presque surabondants. Il ne faut pas trop attendre de ces manuels par trop scolaires, mais leur existence démontre l'intérêt que suscite la traduction au sein du public japonais.

Enfin, on notera que certains auteurs se taillent un succès considérable en publiant des livres critiquant nommément et explicitement les traductions de leurs collègues⁷. *Schadenfreude* ou accomplissement d'un devoir moral ? Quoi qu'il en soit, l'existence d'une grande masse de traductions plus que maladroites explique bien l'exaspération de certains.

Comme dans bien d'autres pays, le travail de traduction au Japon est saisonnier, difficile et bien moins lucratif que peuvent se l'imaginer les salariés, d'autant plus que la conjoncture économique dans le monde de l'édition est peu brillante.

Pourtant, on peut également tenir d'autres raisonnements : si l'on se reporte à deux périodes dans l'histoire du Japon pendant lesquelles les traductions de documents étrangers étaient nombreuses, la période Nara et la période Meiji, on constate que ces deux périodes correspondent à un essor culturel et social ; nous vivons actuellement une

nouvelle période d'intense activité de traduction, qui est peut-être aussi celle d'un nouvel essor culturel et social dont les traducteurs sont des catalyseurs. N'y a-t-il pas là de quoi donner du courage au traducteur japonais, et un sens à son activité ?

Notes

1. Voir Nobumitsu Kodaka (1985) : *Honyaku to iu shigoto*, Tokyo, Purezidentosha, pp. 2-3.
2. *Honyakujiten* (1985) : p. 22.
3. Kodaka, p. 105 et *Honyakujiten*, pp. 73, 81.
4. Kodaka, p. 228.
5. Chaque numéro de cette revue est axé sur un thème central : calembours, dictionnaires, mauvaises traductions, grammaire, conversation, traduction de la Bible, littérature américaine contemporaine, etc., ont déjà été sélectionnés.
6. Certains ne sont toutefois pas inintéressants. À titre d'illustration : Mayako Ikeda (1982) : *Honyaku* (la Traduction), Iwnami. Akira Yanabu (1983) : *Honyakugakumonhihan* (Critique de la science de la traduction), Nihonhonyakuyooseisenta. Sadanori Bekku (1975) : *Honyaku wo manabu* (Apprendre la traduction), Ushio.
7. Voir par exemple Sadanori Bekku (1981) : *Akuyaku, meiyaku, kettenyaku*, Bungei Shunju.